

## Le gouvernement politique de l'Empire portugais : étude méthodologique et historiographique du cas brésilien

Laura de Mello e Souza  
Universidade de São Paulo

### *1. De la négation à la recherche de sens.*

Pendant longtemps, l'étude de l'administration portugaise au Brésil de l'époque coloniale a été reléguée à un second plan peu louable. Même si quelques travaux anciens, comme ceux de Rodolfo Garcia, de Vicente Tapajós et d'Augusto Tavares de Lira s'y sont intéressés avec minutie, ils n'ont apporté aucune contribution importante à une réflexion de fond sur le problème. Le même peut être dit d'un travail plus récent et très important, **Fiscais e Meirinhos, (Inspecteurs et Huissiers)** de Graça Salgado, oeuvre de référence, même si son auteur ne se soucie pas beaucoup du sens, ou plutôt, des sens de l'administration<sup>1</sup>. L'exception qui confirme la règle serait le travail de Edmundo Zenha, **O Município no Brasil (Le Municipale au Brésil)**, où une perspective plus empirique a fini par porter des fruits<sup>2</sup>.

La réflexion sur les sens et les significations des études sur administration renvoie à des problèmes très intéressants et révélateurs qui montrent comment il est difficile de séparer la production historiographique de son propre temps. Cela peut sembler un cliché, un lieu commun à cet âge post-Annales où nous sommes encore, tributaire de nombreux corollaires fixés par Bloch et Febvre dans le premier quart du siècle dernier, dont celui affirmant que "l'histoire est fille de son temps". Mais si l'on regarde notre objet de plus près, on peut facilement remarquer combien il a été contaminé, et continue à l'être, par des prises de position profondément engagées et peut-être encore plus dures que celles prises dans des thèmes considérés plus dignes ou plus nobles, et pour lesquels l'attention, par conséquent, est redoublée.

---

<sup>1</sup> Rodolfo Garcia, **Ensaio sobre a História Política e Administrativa do Brasil (1500-1810)**, Rio de Janeiro, José Olympio, 1956; Vicente Tapajós (org.), **História administrativa do Brasil**, 2<sup>a</sup> ed., 7 vols., s.l., DASP, 1965-1974; Augusto Tavares de Lira, **Organização política e administrativa do Brasil (Colônia, Império e República)**, São Paulo, Editora Nacional, 1941; Graça Salgado (coord.), **Fiscais e Meirinhos – a administração no Brasil Colonial**, Rio de Janeiro, INL/Nova Fronteira, 1985.

<sup>2</sup> Edmundo Zenha, **O Município no Brasil, 1532-1700**. São Paulo, Inst. Progresso Editorial, 1948.

Il faut d'abord se demander quelles sont les raisons de cette absence. Pourquoi, pendant si longtemps, l'administration n'a-t-elle pas suscité des travaux intéressants, à l'envers de ce qui s'est passé ailleurs ? Pourquoi certaines des principales oeuvres de référence dans ce sujet sont-elles le fruit de l'investigation d'historiens étrangers, appartenant tous à la tradition anglo-saxonne: Charles Boxer, Stuart B. Schwartz, Dauril Alden, John Russell-Wood<sup>3</sup>? Il me semble que ces deux premières questions n'ont qu'une seule réponse: le besoin ressenti par une jeune nation – l'indépendance date de 1822 mais la république, qui rompt définitivement les liens avec la dynastie portugaise, date de 1889 – de s'affirmer devant la métropole d'hier, opprimante, incompétente et inique, la rendant responsable de tous les vices et erreurs. Le ressentiment post-colonial a laissé aux historiens étrangers libre cours pour tracer leurs hypothèses et remplir des lacunes évidentes, puisqu'ils étaient libres du poids d'un passé qui n'était pas le leur et avec lequel ils n'avaient pas de comptes à régler. Il ne faut pas oublier qu'il y avait chez les anglo-saxons une forte tradition d'études sur les empires, sur le leur aussi bien que sur ceux des autres. Pour les brésiliens, y compris quelques uns de ma génération, l'étude de l'administration était un thème sans aucune noblesse, dans le goût seulement des historiens "traditionnels" et conservateurs, contrairement à ce qui se passait avec le système esclavagiste ou la formation de la classe ouvrière. Le luso-tropicalisme de Gilberto Freyre ne faisait que compliquer d'avantage les choses et était la preuve évidente de que le champ était miné. S'intéresser aux gouverneurs, aux institutions locales – les chambres municipales, les confréries, les « Misericórdias » – ou générales – les conseils, tels que le Conseil d'Outre-mer; les tribunaux, tels que le tribunal de la « Relação » – était une activité pour les poussiéreux Instituts Historiques, débordants d'oeuvres inévitablement apologétiques ou laudatives.

Dans une version plus légère, la lourdeur post-coloniale se transformait en des discussions interminables sur la douleur et la malchance d'avoir appartenu à l'empire portugais. À la limite, on regrettait l'échec de l'entreprise colonisatrice des hollandais au Nordeste, car, si les bataves avaient réussi, ils auraient été capables de nous doter d'une administration beaucoup plus compétente; ou alors, avec une pointe de dépit, on se tournait vers les colonies hispaniques, bien

---

<sup>3</sup> Charles R. Boxer, **O Império Colonial Português**, trad., Lisboa, Edições 70, 1969.; **Portuguese society in the tropics – the municipal councils of Goa, Macao, Bahia and Luanda, 1510-1800**, Madison, University of Wisconsin Press, 1965.; Stuart B. Schwartz, **Burocracia e sociedade no Brasil colonial**, trad., São Paulo, Perspectiva, 1979; Dauril Alden, **Royal Government in colonial Brazil – with special reference to the administration of the Marquis of Lavradio, vice-roy, 1769-1779**. Berkeley and Los Angeles, University of

mieux conduites par un état qui, bien qu'aussi bureaucratique que le portugais, avait réussi à combattre la décentralisation, en attribuant des rôles aux élites locales sans craindre la création *in loco* d'institutions comme les universités – du bon côté – et les tribunaux locaux du Saint Office – du mauvais...

Objet d'étude nié, incapable de mériter des brésiliens des études monographiques, l'administration a été néanmoins la cible de quelques abordages préoccupés de lui trouver un sens. Plutôt par le déficit de ce champ que par leur force particulière, ces abordages ont fini par devenir une référence et par se perpétuer sans augmenter en beaucoup la qualité des connaissances sur le sujet, moi même ayant participé à cela.

Aiguillonnée il y a 25 ans par les contradictions qui ressortaient des documents concernant l'administration portugaise dans la région de Minas Gerais pendant le 18<sup>ème</sup> siècle, j'ai commencé à réfléchir sur la nature du pouvoir à la colonie. J'étudiais apparemment quelque chose de bien différent: les hommes libres et pauvres vivant aux interstices du système esclavagiste dans l'économie de l'or. L'ambiguïté des rôles qu'ils jouaient m'a menée à l'ambiguïté des pratiques politiques et administratives adoptées à leur égard, ce qui a rendu bien clair que, dans cette région névralgique, on ne pouvait pas seulement châtier: il fallait également caresser, et bien souvent. Dans les Colonies, séparées des centres de décision du pouvoir – les Métropoles – par des mois de navigation, et habitées par de grands contingents d'esclaves, le pouvoir devait se faire condescendant, puisque s'il ne se montrait qu'inflexible, tout le bâtiment s'écroulerait, et la perte du contrôle menerait à la perte de la colonie même.

Deux des principales interprétations qu'avait tissé l'historiographie brésilienne sur l'administration jusqu'à cette époque-là – fin des années 70 – suivaient parfaitement ce qui disaient les documents, mais s'intéressant tantôt à un aspect, tantôt à un autre, elles ont perdu leur ambiguïté et leur nuance. J'ai abordé cette question dans le chapitre 3 de mon livre **Desclassificados do ouro (Les déclassés de l'or)**, nommé "Nas redes do poder" (« Dans les réseaux du pouvoir »), et j'y ai indiqué deux formes possibles et également extrêmes d'examiner le problème de l'administration: celle choisie par Raymundo Faoro dans **Os Donos do Poder (Les maîtres du pouvoir)** (1959 et 1975), et celle adoptée par Caio Prado Jr. dans **Formação do**

**Brasil Contemporâneo (Formation du Brésil contemporain)** (1942)<sup>4</sup>. Revenons maintenant à elles pour repenser l'argument de la présente réflexion.

Raymundo Faoro est l'auteur d'une interprétation remarquable du Brésil, où il fait ressortir le rôle central joué par l'état dans le processus de constitution du pays et sa capacité de donner forme à une créature – l'ordre bureaucratique – qui reproduirait l'ordre dominant sans en altérer l'essence. Dans le premier tome, l'auteur recule aux temps de formation de l'état portugais et se détient sur les débuts de la colonisation de l'Amérique, analysée dans des chapitres très importants, bien que très discutables<sup>5</sup>. Ce qu'il y a écrit dans ce chapitre sur l'administration coloniale est devenu une référence pendant des décennies, peut-être parce qu'il est parvenu, de façon privilégiée, à un équilibre entre la démonstration empirique et l'analyse, surpassant, de cette façon, les travaux simplement descriptifs – comme ceux mentionnés au début de cette réflexion – aussi bien que ceux éminemment analytiques et généralisateurs – comme, peut-être, celui de Caio Prado Jr, qu'on examinera plus tard.

Selon l'interprétation de Faoro, le système administratif portugais a été transposé avec succès vers ses colonies grâce à un état précocement centralisé et doué d'une grande capacité de coopter les élites, y compris les locales, comme les "bandeirantes" de l'état de São Paulo. Dans ce processus, néanmoins, l'auteur a paralysé les officiers royaux, qui se sont transformés en des simples ombres, et il s'est superposé à la réalité locale, indifférent à la dynamique historique:

“L'ordre public portugais, immobilisé dans les édits, règlements et ordonnances, acclamé par les bataillons, traverse l'océan. Il est une carapace inébranlable imposée au corps sans que ses mensurations l'aient revendiqué. L'État s'est superposé, étranger, indifférent, détaché de la société, amputant tous les membres résistant à sa domination. (...) Au sud et au nord, les centres d'autorité sont des succursales obéissantes de Lisbonne: l'État, imposé à la colonie avant qu'elle eusse un peuple, reste intègre, soutenu par l'épée de la métropole, lorsque la société américaine ose rompre la coquille qui l'emprisonne”<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Laura de Mello e Souza, “Nas redes do poder” in **Desclassificados do ouro – a pobreza mineira no século XVIII**, Rio de Janeiro, Graal, 1982, pp. 91 et segs.

<sup>5</sup> Surtout ceux ayant les numéros 4, 5 et 6, respectivement “O Brasil até o governo geral”, “A obra da centralização colonial” et “Traços gerais da organização administrativa, social, econômica e financeira da colônia”. **Os donos do poder – formação do patronato político brasileiro**, 2 vols., 2<sup>a</sup> ed., Porto Alegre, Editora Globo, São Paulo, Editora da Universidade de São Paulo, 1975, vol. 1, pp. 97-234.

<sup>6</sup> Raymundo Faoro, **op.cit.**, pp. 164-165.

Faoro a fait ressortir le rôle de l'État parce qu'il voulait aussi relativiser la toute-puissante interprétation donnée par Gilberto Freyre dans **Casa Grande & Senzala** (1933), où la famille marquait la colonisation dès les débuts et orientait toute la formation de la société<sup>7</sup>. Il est parvenu, de cette façon, à fournir une alternative analytique pour comprendre le Brésil et ses élites, mais il a hypertrophié le rôle joué par l'État, négligeant la nuance des situations spécifiques ou déviantes et, finalement, disséminant l'idée dangereuse de que l'état, indépendamment du contexte, précède la société: "les 'vilas' se créaient avant qu'il y ait eu d'agglomération, l'organisation administrative précédait l'afflux des populations", la réalité était créée par la loi et par les règlements et, contrastant fortement avec l'Amérique Anglaise, "(l') Amérique serait un royaume à mouler dans le moule des modèles d'outre-mer et non un monde à créer"<sup>8</sup>. Le rôle de la dynamique sociale et des contradictions s'est vu, donc, minimisé: dans son analyse, il n'y a pas de place pour les rapports tendus et complexes existant entre les administrateurs coloniaux et les oligarchies, si souvent documentés dans les sources d'époque.

Faoro a écrit la première version de **Os donos do poder** à un moment où le Brésil vivait une phase de démocratie pleine, le gouvernement de Juscelino Kubitscheck, mais il a publié la deuxième version en 1975, en pleine dictature militaire. Ce n'est pas par hasard si l'oeuvre a doublé de taille, cherchant à exemplifier de façon exhaustive et parfois répétitive la présence séculaire d'un état étouffant et d'un secteur bureaucratique qui s'éloignait de la société et gérât le gouvernement en son propre bénéfice, indifférent aux besoins nationaux. La matrice théorique la plus manifeste est Max Weber, mais il y a d'autres, moins évidentes. Premièrement, Faoro a réédité une idée chère à Oliveira Vianna, un des grands représentants de la pensée conservatrice au Brésil des années 30, pour qui, dans **Populações meridionais do Brasil (Populations méridionales du Brésil)**, l'administration n'avait pas été, comme ce fut le cas en Amérique anglaise, une création consciente des individus, ni avait émané de la société même, mais s'était imposée à elle comme "une espèce de carapace difforme". Oliveira Vianna voyait l'administration portugaise imposée à la colonie comme tout à fait dissemblable de la société, qui se trouvait alors, selon lui, raréfiée, dispersée et ganglionnaire<sup>9</sup>. Mais curieusement, Faoro a inversé l'explication de Vianna, pour qui le pouvoir local avait été décisif dans la formation brésilienne, de la même façon que l'implantation rurale et les grands propriétaires ruraux. Ceci

<sup>7</sup> Cf. Faoro, par exemple, pp. 110 et 114.

<sup>8</sup> Faoro, **op.cit.**, pp. 120-121.

<sup>9</sup> Apud Faoro, p. 165. Cf. citation dans Oliveira Vianna, peut-être p.380.

finit par provoquer une distorsion fatale dans l'oeuvre de Faoro, qui fait appel à l'omniprésence et à l'hypertrophie de l'état mais fournit, à chaque moment, des évidences empiriques qui portaient sa thèse à faux, décrivant les processus centrifuges présents dans la société. Dans un article récent et très suggestif, Antonio Manuel Hespanha a remarqué cette distorsion avec acuité<sup>10</sup>.

Deuxièmement, le premier volume de l'oeuvre de Faoro est aussi marqué par la pensée libérale portugaise de fin du 19<sup>ème</sup> siècle et du début du 20<sup>ème</sup> siècle, représentée par Oliveira Martins, Antero de Quental et, plus tard, par Antonio Sérgio. Faoro n'a pas été l'unique à subir une telle influence, qui s'est d'ailleurs montrée décisive dans une grande partie de la pensée critique au Brésil de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, en fournissant de la matière aux critiques du retard du Portugal et de ses colonies face à d'autres peuples colonisateurs, de la routine et de l'ignorance de leurs élites et de la déqualification du travail manuel. Le pessimisme de cette vision a plusieurs fois empêché la perception des spécificités propres à l'histoire du Portugal et de son empire, amenant à des jugements négatifs et faisant prévaloir la perspective libérale. Ce n'est pas étonnant, donc, d'y trouver d'un côté de l'anticléricalisme, l'identification mécanique entre pouvoir de l'Église et retard et, de l'autre la valorisation permanente, dans les comparaisons, de l'Amérique anglaise et de l'Angleterre comme métropole idéale.

Sur ce point, Raymundo Faoro et Caio Prado Jr., ce dernier de formation marxiste, étaient bien proches l'un de l'autre. Mais, dans presque tout le reste, leurs perspectives à propos de l'administration s'opposaient. Plus de quinze ans plus tôt, dans un des chapitres de **Formação do Brasil contemporâneo**, de 1942, Prado Jr avait défini l'administration portugaise comme chaotique, irrationnelle, contradictoire et routinière, soulignant "la complexité des organes, la confusion entre fonctions et compétence; l'absence de méthode et clarté dans la confection des lois" et considérant étrange le "grand débitage où même les dissertations littéraires ne manquent pas". Les organes centraux lui semblaient excessivement bureaucratiques, le fonctionnalisme était "inutile et nombreux", simplement délibératif, sans qu'il y ait eu, d'autre part, assez d'agents pour mener à bien les décisions. La centralisation excessive n'avait aucun sens étant donné que Lisbonne, la "tête pensante" de l'administration, était à "des centaines de lieues qui n'étaient parcourues que sur de lents voiliers":

---

<sup>10</sup> "A constituição do império português. Revisão de alguns enviesamentos correntes" in João Fragoso, Maria Fernanda Bicalho e Maria de Fátima Gouvêa (org.), **O Antigo Regime nos trópicos: a dinâmica imperial portuguesa (séculos XVI-XVIII)**, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2001, pp. 163-188, notamment p. 168.

“...tout ça (...) ne pouvait produire rien d’autre que cette monstrueuse, endurcie et inefficace machine bureaucratique qu’est l’administration coloniale. Et en dépit de toute cette complexité et variété d’organes et fonctions, on peut dire qu’il n’y avait aucune spécialisation. Ils s’occupaient toujours, ensemble, des affaires d’un secteur précis, mélangeant les sujets les plus variés et que les mêmes personnes ne pouvaient, par nature, exercer avec efficacité”<sup>11</sup>

Prado Jr. attire l’attention sur l’impossibilité de penser l’administration de ce temps-là en prenant comme base celle de notre temps: les principes étaient différents, le public ne se distinguait pas nettement du privé, l’unité et la symétrie de nos jours n’existaient pas, discriminant les fonctions et définissant les compétences et les attributions. Il se rend compte, donc, qu’il y a une différence essentielle, mais il la voit comme chaotique, et non comme spécifique: « un amoncellement », un “fouillis”, un “immense chaos de lois”, une “confusion inextricable” qui dérangeait toujours et n’éclaircissait presque jamais:

“Comme résultat, les lois non seulement n’étaient pas uniformément appliquées dans le temps et dans l’espace, mais aussi s’ignoraient mutuellement avec fréquence, et il y avait toujours, si besoin était, une ou autre façon de justifier la désobéissance. C’est pourquoi le rapport qu’on peut trouver entre ce qu’on lit dans les textes légaux et ce qui est effectivement pratiqué est souvent lointain et vague, ou même carrément contradictoire. *Ainsi, puisque nous sommes plus intéressés à cette pratique qu’à la théorie, nous devons nous servir de ces textes légaux le plus prudemment possible, et chercher, de préférence, d’autres sources pour pouvoir nous rendre compte de la vie administrative de la colonie*”<sup>12</sup>.

La position de l’auteur est, donc, très intéressante. Il reconnaît être devant un système différent, mais il ne lui concède pas de logique propre. À la lumière de la perspective de l’état libéral, fondé sur la théorie des trois pouvoirs, il fait ressortir l’irrationalité du monde de l’Ancien Régime – “passé chaotique par nature” – et ignore que, dans ce monde, l’état portugais ne faisait pas exception. À ce propos, Caio Prado Jr. est anachronique. Mais il y a un autre point, très

---

<sup>11</sup> Caio Prado Jr, **Formação do Brasil Contemporâneo**, 13<sup>a</sup> ed., São Paulo, Brasiliense, 1973, chapitre “Administração”, pp. 298-340, citação à p. 333.

positif, à souligner: la constatation de l'irrationalité – qui est discutable – l'emmène à se rendre compte du fossé entre la théorie et la pratique et, finalement, à montrer que les textes normatifs, surtout ceux de nature juridique, ne peuvent être pris à la lettre. Ici la situation spécifique a un certain poids, et l'emmène à valoriser non seulement l'utilisation d'autres sources, de nature variée, mais aussi – marxiste qu'il était – la dynamique sociale, capable de transformer les théories chaque fois qu'elles se montraient éloignées de la réalité. Comme on cherchera à montrer ensuite, l'alerte de Prado Jr. a été, ces jours-ci, négligé.

Dernièrement, il existe un autre aspect intrigant qui mérite d'être rappelé: l'auteur récrimine avec récurrence l'état portugais de n'avoir pas été capable de créer quelque chose d'original dans l'administration de la colonie, “des organes différents, adaptés à des conditions spéciales, qu'on ne trouvait pas au Portugal”<sup>13</sup>. Des gouverneurs “arbitraires”, forcés par les circonstances spécifiques, sont éventuellement parvenus à altérer les dispositions métropolitaines, mais jamais de façon systématique. Le fisc a été le seul domaine où l'état portugais a essayé de sortir de sa routine, conclue, un peu étonné, Caio Prado Jr. Ni la réédition des paramètres administratifs métropolitains aux terres coloniales, ni son empressement à repenser le fisc devraient, cependant, étonner l'auteur de “Sentido da colonização”, le remarquable chapitre initial de ce livre. La colonisation portugaise n'envisageait pas, fondamentalement, à créer une société originale en Amérique, mais à exploiter au maximum la colonie – d'où l'empressement à perfectionner le système fiscal - et, en même temps, à y établir “un autre Portugal”, comme l'a bien remarqué, à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle, le père jésuite Fernão Cardim.

Pour conclure l'analyse de cette première période, pendant laquelle quelques historiens brésiliens ont commencé à chercher un sens à l'administration portugaise de la colonie, il faut aussi évoquer Sérgio Buarque de Holanda, ce qui n'était pas dans mes plans quand j'ai écrit **Desclassificados do ouro**. En 1936, avant Caio Prado Jr. ou Raymundo Faoro, il avait abordé en passant ce problème dans **Raízes do Brasil (Racines du Brésil)**, l'illuminant, comme il le faisait toujours, avec une interprétation originale et stimulante, tout en l'insérant dans le projet comparatif innovateur et si caractéristique de son livre, où l'Amérique Espagnole fournit à chaque pas les éléments de rapprochement et d'opposition nécessaires à l'analyse de l'Amérique

---

<sup>12</sup> Caio Prado Jr, **Formação do Brasil contemporâneo**, 13<sup>a</sup> ed., São Paulo, Brasiliense, 1973, pp. 300-301, citation dans cette dernière. Dans cette édition, il y a une erreur: dans le passage mentionné - “as leis não só **não** eram” – le second **não** est omis, ce qui altère toute son argumentation.

<sup>13</sup> **Op. cit.**, p. 301.



Portugaise. Selon Buarque de Holanda, de la même façon qu'elle a conduit la fondation des villes avec "un zèle minutieux et prévoyant", la Castille n'a pas tardé à faire peser sur l'Amérique « la main forte de l'État ». Ce qui contraste fortement avec l' "entreprise (...) "timide et mal équipée pour s'imposer" des portugais, créateurs de factoreries qui se sont fixées sur la côte, refusant d'entrer dans le territoire par des entreprises plus spécifiquement colonisatrices, tout en semant des villes sans les planifier avec la rigueur des quadrilatères espagnols. Plus fluide et même plus libérale, la colonisation portugaise a dû ce trait à la centralisation précoce de l'État, qui, selon Sérgio, assume un rôle à l'opposé de celui de l'analyse de Faoro. Si l'Espagne avait une "fureur centralisatrice, codificatrice, uniformisante" qui se manifestait "dans le goût des règlements méticuleux" et qui projetait dans l'Empire la monarchie de l'Escorial, ça se devait au fait que le pays était formé, internement, par des parties déconnectées et aspirait à une unité presque toujours impossible: "L'amour excessif de l'uniformité et de la symétrie surgit d'un manque d'unité véritable"<sup>14</sup>. La centralisation précoce de l'état portugais a eu des conséquences opposées, et l'absence de problèmes sérieux dans ce champ a permis aux "situations concrètes et individuelles" de l'emporter, facilitant l'affleurement du "réalisme" et du "naturalisme" si portugais:

"Cela explique, d'un autre côté, ce conservatisme inné, ce laisser-aller, cette négligence, qui l'emportent si souvent chez les Portugais sur l'ambition de donner forme à l'avenir, de soumettre le processus historique à des lois rigides, dictées par des motivations supérieures aux contingences humaines. Restait, sans aucun doute, une force suffisamment puissante et enracinée dans les coeurs pour donner une cohésion et un sens spirituel à la simple soif de richesse" (trad. Marlyse Meyer, 1998)]

Comme quelque années plus tard dans l'oeuvre de Caio Prado Jr., l'interprétation de Sérgio Buarque de Holanda sera également marquée du ton désolé face aux penchants routiniers et sans imagination de l'administration des portugais,. L'examen de ces trois auteurs permet d'affirmer, donc, que le meilleur des essais brésiliens des années 30, 40 ou 50 a aidé à consolider une vision négative de l'administration portugaise en Amérique. L'"explication du Brésil" ne parvenait pas à échapper, dans ces essais, du ressentiment devant l'ancienne métropole, et la mauvaise gestion de l'ancienne colonie était mise au même niveau que d'autres "péchés" et maladies ; l'esclavage étant le plus grand. Comme l'a bien observé Stuart Schwartz, Gilberto

Freyre a été le seul de sa génération à avoir une vision optimiste du Brésil et de ses débuts, et la plupart des ses critiques lui ont reproché cette perspective plutôt rose<sup>14</sup>.

Par ailleurs, en tant que des auteurs d'essais explicatifs, ils ont cherché à comprendre l'encadrement général et ont relégué à un second plan l'examen de cas spécifiques, qui sont souvent remarquablement éclairants. Faoro est un cas à part, puisqu'il invoque des situations particulières plus fréquemment mais, en le faisant, il contredit ses propres explications. Quoique datées, ces explications restent des références obligatoires et ne doivent pas être oubliées. Même s'il n'est pas possible de jeter le bébé avec l'eau du bain et ignorer l'importance de ses contributions théoriques à l'analyse historique, il faut en tout cas les placer dans leur temps, comprendre leurs implications idéologiques et, *last but not least*, considérer plus soigneusement les évidences empiriques et les situations particulières, étant donné que, comme l'a bien observé E.P. Thompson dans une formule déjà consacrée, l'Histoire est la discipline du contexte<sup>15</sup>.

## *2. la redécouverte de l'Empire et de l'administration coloniale*

Au cours de la dernière décennie, l'intérêt pour l'histoire de l'Empire portugais et de l'administration coloniale s'est renouvelé au Brésil. Ceci est peut-être dû à l'expansion des programmes de troisième cycle (pós-graduação) et à la simple nécessité de choisir des thèmes de recherche, mais la raison principale a été la perception qu'à partir du 17<sup>ème</sup> siècle l'Atlantique sud s'est constitué en un système indépendant au sein de l'Empire portugais. Plusieurs travaux ont commencé à véhiculer cette idée de façon plus ou moins incisive, le plus important étant celui de Luís Filipe Alencastro, **O trato dos viventes (2...)(Le commerce des vivants)**, mais il faut aussi mentionner celui de quelques auteurs qui se sont engagés à montrer les liens étroits existant entre l'Afrique et le Brésil: Alberto da Costa et Silva, Manolo Florentino, Marina de Mello et Souza<sup>16</sup>. Alencastro affirme qu'il est impossible de comprendre le Brésil en tant qu'expression spéciale dans l'Empire, la comparaison avec les autres parties s'imposant, y compris avec celles de l'Orient. Malgré son indiscutable originalité, **Trato dos viventes** s'inspire du travail classique de Charles Boxer, **Salvador Correia de Sá e a luta pelo Brasil e Angola (Salvador Correia de Sá**

<sup>14</sup> Interview dans les Páginas Amarelas de Veja, cf.....

<sup>15</sup> E.P. Thompson, "L'antropologia e la disciplina del contesto" in **Società patrizia, cultura plebea**, Turin, Einaudi, 1981, pp.251-274.

et la lutte pour le Brésil et l'Angola), et la répercussion qu'il a obtenu sert aussi à rappeler l'importance de ce grand historien britannique de l'empire lusitain, récemment décédé.

Depuis quelque temps Boxer est présent, avec force, dans la bibliographie des thèses sur les confréries et les chambres municipales, et sa fameuse théorie sur l'importance de ces institutions comme le ciment de l'empire a été remise sur le tapis. À l'opposé de Prado Jr. et considérant comme positive et féconde la reproduction d'institutions métropolitaines dans les colonies, l'historien britannique a montré que ce phénomène avait été une des principales conditions de l'existence de l'Empire portugais pendant si longtemps.

“La Chambre municipale et la « Misericórdia » peuvent être décrites, d'une façon légèrement exagérée, comme les piliers jumeaux de la société coloniale portugaise, du Maranhão à Macau. Elles garantissaient une continuité que gouverneurs, évêques et magistrats transitoires ne pouvaient assurer. Leurs membres étaient issus de couches sociales identiques ou comparables et constituaient, jusqu'à un certain point, les élites coloniales. Une description comparative de leurs développements respectifs et de leurs fonctions pourra montrer comment les portugais ont réagi aux différentes conditions sociales qu'ils ont trouvées en Afrique, en Asie et en Amérique, et jusqu'à quel point ils sont parvenus à transplanter et à adapter avec succès les institutions métropolitaines à des ambiances exotiques”.

Même en faisant appel à la nécessité de comparaison, qui connecterait les histoires d'espaces différents, Boxer n'oubliait pas une des principales singularités de cet empire, et, invoquant l'esclavage, il ajoutait:

“De cette façon, nous pouvons également tester la validité de quelques généralisations très admises, comme l'affirmation de Gilberto Freyre de que les portugais et les brésiliens étaient toujours enclins à favoriser, tant que possible, l'ascension sociale du noir”<sup>17</sup>.

Indifférent aux douleurs du passé colonial propres aux brésiliens, ou à la mauvaise conscience des maîtres d'un empire, habituelle chez les portugais les plus critiques – en fin de compte, son Empire était tout un autre –, Boxer rehaussait bien naturellement ce que les deux partageaient et avaient de commun, rappelant dans un autre passage bien connu que, d'après un

---

<sup>16</sup> Alberto da Costa e Silva.....; Manolo Florentino, **Em costas negras...**; Marina de Mello e Souza, **Reis negros no Brasil escravista.....**

<sup>17</sup> Charles Boxer, **O império colonial português.....**, p. 305.

proverbe de l'Alentejo, “*Quem não está na Câmara está na Misericórdia (celui qui n'est pas à la Chambre est à la Misericórdia)*, (...) ce qui valait aussi pour ces deux institutions à l'outre-mer”<sup>18</sup>.

Au Portugal, l'étude de l'Empire portugais posait également des problèmes complexes, et les générations récentes ont cherché à échapper à l'histoire proche du pouvoir, liée à des célébrations et qui, indépendamment de leur qualité (parfois bonne), résonne dans des oeuvres comme **História da Colonização Portuguesa no Brasil (Histoire de la Colonisation Portugaise au Brésil)**, organisée entre 1921 et 1926 par Carlos Malheiro Dias, ou dans plusieurs travaux publiés avec l'appui de la *Agência Central do Ultramar(cf)* pendant les années de plomb de la dictature salazariste. Remplissant donc une lacune considérable, Francisco Bethencourt et Kirti Chaudhuri ont publié, en 1998, les 4 volumes de l'**História da Expansão Portuguesa (Histoire de l'Expansion Portugaise)**, à laquelle, outre des Portugais et un seul Brésilien – Caio Cesar Boschi - , ont contribué des auteurs de plusieurs nationalités, parmi eux un des plus connus disciples de Boxer, A.J.R. Russell-Wood. L' **História da Expansão Portuguesa** cherchait donc à allier deux traditions d'études sur les empires: la portugaise et la britannique, celle-ci représentée par Kirti Chaudhuri. Ressort de toute l'oeuvre le souci de trouver des liens communs existant dans l'Empire et, en même temps, de faire ressortir les spécificités locales.

En ce qui concerne le Brésil, toujours dans le sujet traité ici, il faut mettre en évidence deux chapitres: “Gouvernants et agents”, de A .J.R Russell-Wood, et “Amérique Portugaise”, dont l'auteur est Francisco Bethencourt. Tous les deux affirment que, pour mieux comprendre le fonctionnement de l'Empire, il est nécessaire d'étudier les carrières des administrateurs. Ils réalisant également un excellent travail de systématisation des niveaux de l'administration coloniale, combinant ainsi les données empiriques avec l'encadrement plus analytique. Quand il reconnaît, dans les premières pages, la “tyrannie de la distance” et la mauvaise définition de champs de juridiction, Russell-Wood laisse entrevoir la présence de la matrice explicative de Caio Prado Jr. Insistant, cependant, sur l'aspect systémique de la décentralisation administrative et sur les nombreuses attributions et responsabilités de l’“homme sur place”, il renvoie à un autre paradigme explicatif, qu'on peut rapprocher de celui de Michel Foucault et qui, comme on verra plus tard, acquiert une grande popularité parmi les spécialistes<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> Idem, ib., p. 318.

<sup>19</sup> “Gouvernantes et agentes”, pp. 169-172, surtout p. 171

Russell-Wood fournit d'importants subsides aidant à détecter un aspect fondamental et qui, dans le chapitre de Bethencourt, apparaît de façon encore plus explicite: les logiques propres du système administratif impérial. Ceci devient évident lorsqu'il montre que la durée des gouvernements était plus ou moins uniforme, ayant une petite fluctuation lorsqu'on compare l'Inde et le Brésil; ou qu'il y avait des "qualités désirables chez un vice-roi, un 'capitaine-général' ou un gouverneur" qui orientaient le choix des candidats pour l'office – telles que le sang noble, l'appartenance à certains groupes familiaux, l'âge mûr, l'expérience militaire. Ce n'est ni cet aspect systémique ni cette logique spécifique, cependant, qui ont mobilisé le plus Russell-Wood, mais surtout l'action des agents locaux et leur capacité d'assouplir le système. "Une histoire institutionnelle de l'outre-mer portugais", affirme-t-il, pourrait donner l'impression qu'il était très centralisé et qu'"il y avait des chaînes de transmission d'ordres et des champs de juridiction bien définis, selon les règlements et les instructions remis aux vice-rois, gouverneurs et capitaines". L'"étude de la dimension humaine, surtout des gouverneurs et des agents" indique, cependant, que la réalité était différente, niant la "rigidité administrative" et montrant comment les situations spécifiques imposaient la flexibilité dans "l'interprétation des ordres ou décrets métropolitains". Sans l'énoncer de cette façon, Russell-Wood attire notre attention vers l'existence d'un axe vertical qui, de Macau à Minas Gerais, permettait les colons de faire entendre leurs voix; et d'un axe horizontal, qui les rapprochait des agents et des gouvernants<sup>20</sup>. En se basant sur son chapitre, il est possible de conclure que c'est justement la combinaison de ces deux axes qui a donné origine à l'efficacité et à la durée de l'empire portugais.

Dans son chapitre, Bethencourt se soucie plus explicitement de l'analyse du système administratif, ce qui représente sa plus grande contribution. En faisant ressortir, tout d'abord, la constante tendance qu'avaient les colonies portugaises en Amérique aux conflits, il passe ensuite à l'analyse de l'organisation qui a permis de faire face à cette situation, dévoilant ses logiques d'une façon plus systématique que Russell-Wood. En analysant les comportements et les décisions métropolitaines d'après les situations des différentes capitaineries, il indique que la structure administrative et organisationnelle répondait à des conjonctures historiques et à des besoins spécifiques, et que si nécessaire elle pouvait s'altérer<sup>21</sup>. L'examen des offices indique, à son tour, que certains pouvaient être incorporés au patrimoine familial, pendant que d'autres non.

---

<sup>20</sup> Op. cit., p. 192.

<sup>21</sup> "A América Portuguesa", p. 241

Dans la mesure où justement, les offices les plus haut gradés ne rentraient pas dans ce système, la portée explicative de l'analyse de Faoro c'est à dire, la force du secteur bureaucratique, s'amointrit. Un des points culminants de la réflexion de Bethencourt est, d'ailleurs, la question de la vénalité des offices:

“Le manque d'indices d'une pratique courante de vente d'offices par le Trésor Royal, soit au Portugal, soit dans son empire (...), contrastant avec la diffusion de la vénalité des offices en Europe, surtout en France et en Espagne, soulève un problème historique de la plus grande importance”<sup>22</sup>.

Pour quoi n'y avait-il pas de vénalité dans le monde portugais? L'existence de l'empire en tant que source permanente de recettes pour l'état – en opposition à l'absence d'empire dans les cas classiques de vénalité d'offices, comme la France à partir d'Henri IV – ne serait pas admissible, vu que l'Espagne, possédant un immense empire, pratiquait la vénalité. La question reste donc sans réponse, mais le problème garde tout de même son importance.

Il est aussi important de remarquer le souci qu'a Bethencourt d'indiquer quand la comparaison entre l'Amérique Portugaise et l'Amérique Espagnole peut produire des résultats pour l'analyse, reprenant la tradition, assez oubliée, de Sérgio Buarque de Holanda. Cela arrive non seulement par rapport à la question de la vénalité, mais aussi quand il aborde le problème de la portée du pouvoir des administrateurs. L'état portugais maintenait un contact direct avec les gouverneurs des capitaineries – les « capitaines-généraux » – parce qu'il était de son intérêt d'affaiblir le gouvernement central – les gouverneurs généraux ou vice-rois. Par ailleurs, le cérémonial de nomination des vice-rois portugais était beaucoup plus formel que celui de Castille:

“Il semblerait que le plus grand investissement symbolique dans la nomination des vice-rois portugais fonctionnait comme un élément de comparaison pour des compétences moins élevées, surtout en ce qui concerne les rapports hiérarchiques”<sup>23</sup>.

Finalement, Bethencourt remarque les différences fondamentales existant entre l'empire portugais de l'Atlantique et celui d'Orient. On serait tenté de penser que “le modèle de longévité des vice-rois de l'Amérique espagnole a contaminé la pratique portugaise dans l'exercice des

---

<sup>22</sup> Op. cit., p. 247.

<sup>23</sup> Op. cit., p. 241.

hautes charges”, mais les raisons se trouvent ailleurs. Dans l’Amérique Portugaise, les gouverneurs pouvaient garder leur poste plus longtemps parce qu’ils étaient plus proches de la métropole, le contrôle étant donc plus effectif. En Inde, au contraire, le risque de renforcement des solidarités horizontales était plus grand, ce qui a amené à un raccourcissement de la permanence des gouvernants<sup>24</sup>.

Le manque d’attention donné aux spécificités des différents contextes impériaux - ou aux contextes impériaux – est le talon d’Achille des études d’Antonio Manuel Hespanha, peut-être celles qui ont aujourd’hui la plus grande influence sur les historiens brésiliens. S’intéressant en profondeur aux logiques internes de l’administration portugaise des quinzième et seizième siècles, l’oeuvre d’Hespanha est devenue décisive parce qu’elle attire l’attention sur la nécessité de regarder le passé comme “un pays étranger”, de façon à ne pas s’exposer aux anachronismes dont l’oeuvre de Caio Prado Jr. et, en dans un moindre degré, celle de Raymundo Faoro, sont remplies. Ce qui sonne aujourd’hui comme confusion d’attributions ou la superposition de juridictions est un élément constitutif et caractéristique de l’état européen entre le quinzième et le dix-huitième siècles, période que, d’une façon peut-être imprécise, est appelée d’Ancien Régime. Il s’agissait, en outre, d’un monde où les “actes informels” étaient aussi, sinon plus importants que les actes formels, où les “pouvoirs seigneuriaux”, l’“autonomie municipale”, “les organes périphériques de l’administration royale” étaient décisifs<sup>25</sup>. L’ensemble organique de l’administration centrale” de l’époque était caractérisé, donc, par :

- 1 un “paradigme d’action politico-administrative” qui était juridictionnalliste;
- 2 par un “modèle d’organisation” : le “gouvernement polisynodal”;
- 3 par un “type de traitement” : le procédé bureaucratique<sup>26</sup>.

Dans le monde ibérique, le paradigme juridictionnalliste aurait limité en beaucoup l’action de la Couronne, et le schéma polisynodal aurait poussé chacun à défendre avec véhémence son domaine de compétence, générant des conflits quotidiens et contribuant de façon capitale “à la paralysie et à l’inefficacité de l’administration centrale de la Couronne”<sup>27</sup>

Hespanha contribue énormément à la compréhension de l’état portugais et de l’administration de l’empire par une nouvelle clef interprétative, c’est-à-dire en fournissant la

---

<sup>24</sup> Op. cit., p. 243.

<sup>25</sup> *As vésperas do Leviathan*, pp. 33 et segs.

<sup>26</sup> Idem, p. 278

<sup>27</sup> Idem, pp. 286, 288-289.

matrice théorique des logiques d'une autre époque, mais son texte présente quelques problèmes sérieux. Comme Nuno Gonçalo Monteiro l'a déjà remarqué, son analyse vaut surtout pour le 17<sup>ème</sup> siècle<sup>28</sup>, ne fonctionnant plus dans le monde complexe du 18<sup>ème</sup> siècle, quand l'équilibre de l'empire et les politiques métropolitaines se sont radicalement modifiées, surtout pendant et après le gouvernement de Pombal. Son attachement au schéma polisynodal et à la théorie de Michel Foucault le pousse à affaiblir avec excès le rôle de l'État et à tendre des pièges pour soi même, surtout dans le chapitre qu'il a écrit pour un ouvrage collectif brésilien, **O Antigo Regime nos trópicos (L'Ancien Régime dans les tropiques)**, organisée par João Fragoso, Maria de Fátima Gouvêa et Maria Fernanda Bicalho. Là, il a de *insights* vraiment magnifiques et originaux, comme la critique déjà mentionnée à Raymundo Faoro et l'observation de que "l'image d'Empire centralisé était la seule à faire justice au génie colonisateur de la métropole", montrant, encore une fois, la permanente contamination idéologique que le thème de l'administration avait subi, comme j'ai remarqué au début de ma réflexion. Mais on y trouve aussi une méconnaissance de la spécificité de l'empire portugais en Amérique qui le pousse à généraliser, en se fondant sur des situations propres à l'Orient. Un exemple: pour renforcer son argumentation de que les "niches du pouvoir" comptent plus que le pouvoir central, il invoque, parmi d'autres, l'argument de la distance:

"...les gouverneurs d'outre-mer étaient isolés de la source de pouvoir par des voyages qui pouvaient durer des années, ayant besoin de prendre des résolutions sans attendre la lente réponse à leurs questions traînantes"<sup>29</sup>.

La distance a eu de l'importance surtout pour l'Empire de l'Orient: jamais, dans le cas de l'Amérique ou de l'Afrique occidentale, un voyage ne prendrait plus que quelques mois. Comme on a déjà vu, Bethencourt a donné une interprétation complètement différente de la distance.

En donnant trop d'importance aux "niches institutionnels d'où le pouvoir peut être construit" aussi bien qu'à la fragilité du pouvoir central, Hespanha oublie que, en fin de compte, tout était fait au nom du roi et du Portugal. Rodrigo Bentes Monteiro a montré avec clarté comment l'image du roi se formait en l'absence du roi, l'autorité royale étant "respectée comme le garant de l'ordre en Amérique, plus aimée que redoutée" mais capable de conserver l'intégrité

<sup>28</sup> Cf. "Trajetórias sociais et governo das conquistas: notas preliminares sobre os vice-reis et governadores gerais do Brasil et da Índia nos séculos XVII et XVIII", p. 283

<sup>29</sup> "A constituição do empire portugais. Revisão de alguns enviesamentos correntes", pp. 163-188, citaç. p. 175



territoriale de l'Amérique portugaise<sup>30</sup>. Hespanha a partiellement raison lorsqu'il soutient que l'Empire n'était pas "centré, conduit et drainé unilatéralement par la métropole" (p. 188), mais il n'arrive pas, à mon avis, à aller jusqu'au fond de l'analyse des singularités du pouvoir dans un monde différent du nôtre, finissant donc par être pris à son propre piège. Même si, comme il a enseigné, le pouvoir était constitué d'une autre façon, il n'y avait pas d'"absence de l'État", mais un État où les rationalités étaient autres. L'État portugais était indiscutablement présent dans la colonisation et l'administration de ses possessions d'outre-mer et ce sont les expressions de cette présence et de cette logique que doivent être soigneusement scrutées, car elles peuvent constamment nous tromper. Cela ne pouvait pas se passer autrement car la société de l'Ancien Régime était foncièrement hiérarchique et fondée sur le privilège.

L'analyse du monde colonial en général et de l'Amérique portugaise en particulier était, jusqu'au chapitre qu'on vient de mentionner, presque absente des cogitations d'Hespanha. Dans l'Introduction à **As vésperas do Leviathan (La veille du Léviathan)**, l'auteur avait laissé bien clair que l'objet du livre était "le Portugal continental, le 'Royaume'" et que, par conséquent, "les dépendances atlantiques et d'outre-mer restent hors de sa portée"<sup>31</sup>. Dans le volume qu'il a organisé sur le 18<sup>ème</sup> siècle pour l'**História de Portugal (Histoire de Portugal)** dirigé par José Mattoso, le seul chapitre qu'il a consacré à l'Empire – "Os poderes num império oceânico" (Les pouvoirs dans un empire océanique) – est très court, ce qui a semblé, à l'époque, un peu étrange du fait que le Brésil était, selon l'expression bien connue, la "vache laitière" de D. João V. Hespanha y réitère en passant la théorie de la structure polisynodale, suggérant que la logique de l'empire portugais se fondait sur la "modularité des parties composantes et sur l'économie des coûts politiques de l'administration des territoires". La dernière phrase du chapitre est la preuve cabale de que l'empire qu'il avait en tête était surtout l'oriental:

"Par ailleurs, cette économie de l'occupation territoriale (*à exception du Brésil* et, bien plus tard, de l'Afrique) explique encore le relatif égalitarisme des rapports raciaux dans l'empire oriental, car en Orient, les contacts permanents sur place [ ? ] avaient des finalités qui auraient pu être détruites par une stratégie violente"<sup>32</sup>.

<sup>30</sup> O rei no espelho – a monarquia portuguesa e a colonização da América (1640-1720), São Paulo, Hucitec, 2002, p. 329.

<sup>31</sup> **As marcas...**, p. 11

<sup>32</sup> "Os poderes num império oceânico" in José Mattoso (org.), **História de Portugal – O Antigo Regime (1620-1807)**, volume quatre s/l, Editorial Estampa, s/d, pp. 395 413, citation à la p.408.

Même si l'on considère son interprétation comme valable, on doit prendre en compte la relativisation que l'auteur fait lui-même de la portée qu'elle pourrait avoir pour la compréhension du Brésil. Il est donc presque un mystère que cette interprétation ait eu une influence aussi considérable sur la production académique brésilienne récente, même si le seul produit publié la rendant évidente est l'ouvrage collectif déjà mentionné. Par ailleurs, l'utilisation sans discrimination de l'analyse d'Hespanha dans le contexte brésilien peut susciter beaucoup de problèmes.

D'abord, parce que le courant auquel il s'intègre – allant des études de l'historiographie constitutionnelle allemande à la discussion plus contemporaine orientée vers la révision de ce qu'on a conventionné d'appeler d'État moderne – a pour objet les manifestations éminemment européennes du phénomène. Ce qui les intéresse, et qui est souvent étroitement lié aux analyses juridiques tributaires des écrits d'Otto Brunner, c'est de rendre évidente la confusion existant entre les sphères publique et privée propre au monde de l'Ancien Régime, aussi bien que les spécificités d'une société d'états. En Italie, où la discussion sur l'État est arrivée à des sommets dans les études de Federico Chabod<sup>33</sup>, ce thème continue à être à l'ordre du jour, surtout parce qu'on essaye d'expliquer le fait que les italiens ont été capables d'organiser le pouvoir au “moment idéal et génétique”, sans, néanmoins, “produire” des formations monarchiques absolutistes<sup>34</sup>. Même sans être un élément déterminant de la question, les impasses subies par l'état national dans l'Europe d'aujourd'hui, aident à comprendre la vogue de ces études, intenses surtout entre le début des années 1970 et le début des années 90, et qui, dans leur version la plus radicale et post-moderne, annulent la possibilité même d'un État moderne. L'existence d'États avec des empires coloniaux n'a pas du tout d'intérêt dans leur discussion. Et pourtant, les empires ont beaucoup compté pour la structuration et pour la formation des spécificités de ceux qui les ont possédés. Ceci aide à comprendre pourquoi Hespanha a centré ses études sur le Portugal métropolitain, tout en négligeant le fait qu'il ait été la métropole d'un vaste et durable empire.

---

<sup>33</sup> Surtout “Esiste un Estado del Renacimiento?”, mais aussi toute la partie troisième de **Escritos sobre el Renacimiento**, dénommée “Los orígenes del Estado moderno”. Cf. **Escritos sobre el Renacimiento**, trad., Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1990, pp. 523-593.

<sup>34</sup> Cf. Pierangelo Schiera, “Legittimità, disciplina; istituzioni: ter presupposti per la nascita dello Stato moderno” in G. Chittolini, A. Molho et P. Schiera (org), **Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra**

Ensuite, parce qu'«Hespanha super-dimensionne l'importance des textes juridiques. Ils sont son principal matériau de travail, “le plus grand légat”, avec la théologie, “de la civilisation ancienne, médiévale et moderne de l'Europe occidentale”, collectifs par nature et donc observatoire privilégié pour qu'on puisse comprendre une certaine époque<sup>35</sup>. Or, pour tout ce qu'on a vu ci-dessus, surtout dans l'analyse de Caio Prado Jr., le monde des colonies ne peut pas être vu dans l'optique de la loi, qui est restée plusieurs fois lettre morte et autant de fois non-viable face à la complexité et la dynamique des situations spécifiques.

En troisième lieu mais tout aussi important – ou encore d'avantage –, parce que l'Amérique portugaise se basait sur l'esclavage. Pendant au moins cent ans, de Joaquim Nabuco à Florestan Fernandes et Fernando Novais, les historiens et les penseurs brésiliens ont attiré l'attention sur le fait du Brésil avoir eu une société esclavagiste<sup>36</sup>. Les lois, les rapports de production, la hiérarchie sociale, la tendance aux conflits, l'exercice du pouvoir, tout a eu, au Brésil, à se mesurer à l'esclavage. Gérer une société où les blancs prédominaient n'était pas pareil que le faire quand le contingent esclave pouvait atteindre – comme il l'atteignait dans quelques régions – 50% de la population, même si la loi en vigueur dans le premier cas – dans la société soit européenne, soit métropolitaine soit les deux – était aussi en vigueur dans celle du second.

J'ai retenu ces questions parce que **O Antigo Regime nos trópicos** reproduit, dans presque tous ses chapitres, des aspects de l'oeuvre d'Hespanha qui, féconds lorsqu'ils sont appliqués au contexte exclusivement métropolitain, subissent une grande distorsion quand utilisés dans l'analyse du monde colonial, notamment celui de l'Amérique portugaise. Hespanha, participant aussi en tant qu'auteur de ce livre, est également le champion des références bibliographiques: la bibliographie y liste vingt travaux différents dont il est l'auteur. Il est symptomatique que d'autres historiens qui se sont occupés du Brésil à l'époque de l'empire portugais, comme Kenneth Maxwell, ne sont même pas mentionnés. Evidemment, cela n'invalide pas la qualité de quelques-unes de ces analyses, qui traitent de questions très intéressantes. Par exemple, celles qui, suivant la tradition de Russell-Wood, valorisent le niveau local de l'administration coloniale: les chambres municipales, les réseaux oligarchiques, les “bandes”, les groupes marchands. En dehors de quelques concepts vagues et imprécis, comme *économie du*

---

**Medioevo ed età moderna**, Bolonha, Il Mulino, 1994. Giuseppe Petralia, “‘Stato’ e ‘moderno’ in Italia e nel rinascimento” in *Storica*, n. 8, 1997, pp. 7-48.

<sup>35</sup> **As vésperas...**, surtout pp.295 et segs.

*bien commun* et *économie politique de privilèges* – contaminés, sûrement, par une imprécision venant du propre Hespanha, *l'économie du don*, que je ne discuterai pas ici -, le livre renferme deux péchés vraiment mortels: il omet l'esclavage et fait croire que les différences entre métropole et colonie sont si insignifiantes qu'il est possible de penser aux tropiques comme s'il était presque comme l'Ancien Régime européen. Dans ce cas, le bébé – l'effort d'une longue tradition historiographique de penser avec originalité – est jeté avec l'eau du bain.

### 3. Conclusion

Il ne s'agit pas, comme je crois l'avoir laissé bien clair, de soutenir une historiographie plus nationale: bien au contraire. L'un des meilleurs morceaux – qui ne sont pas nombreux – écrits récemment sur des aspects de l'administration de l'Empire est le chapitre de Nuno Gonçalo Monteiro, historien portugais, dans **O Antigo regime nos trópicos**. Fondé sur un travail empirique exhaustif – qu'il développe actuellement, il faut le souligner, avec Mafalda Soares da Cunha –, l'auteur élabore de façon créative l'influence reçue d'Hespanha et éclaircie le rôle joué par l'empire dans la rémunération des services des fonctionnaires coloniaux. Quand, après la restauration, les voies d'accès à la noblesse sont devenues plus étroites, les vice-royaumes de l'Inde et du Brésil ont joué un rôle ennoblissant important. Dans un autre travail, Monteiro relativise, peut-être de façon excessive, le rôle joué par les colonies dans l'enrichissement des maisons nobles<sup>37</sup>. Mais il tend dernièrement à agréer que cela est vraiment arrivé, surtout parmi les puînés des grandes maisons nobles, qui, selon lui, ont été les grands bénéficiaires du système des carrières impériales durant le 18<sup>ème</sup> siècle. L'une de ses contributions plus substantives s'annonce une fois le chapitre clos: une note où il reprends la notion de "centralité du centre" c'est-à-dire, de Lisbonne, qui peut être conciliée avec la vision d'un empire flexible. Il faut donc reprendre l'importance du centre de pouvoir – celle de Lisbonne, pour l'empire, celle de l'État, pour l'anatomie du pouvoir – pour la période qui commence avec la Restauration et qui s'allonge au cours du 18<sup>ème</sup> siècle. Dans le "système de pouvoirs" qui a caractérisé l'Empire, il est essentiel de garder l'axiome de la "centralité du centre", "c'est-à-dire, non pas la centralisation, mais la

---

<sup>36</sup> Joaquim Nabuco, **O abolicionismo....**; Florestan Fernandes, , "A sociedade escravista no Brasil", in: idem, *Circuito Fechado*. São Paulo, 1976. Fernando Novais, **Portugal e Brasil na crise do Antigo Sistema colonial....**

<sup>37</sup> – **O crepúsculo dos grandes – 1750-1832**. Lisboa, Imprensa Nacional / Casa da Moeda, s/d.

communication politique presque universelle avec la Cour comme présupposé décisif de la flexibilité du système”<sup>38</sup>.

D’un côté, presque tous les écrits les plus récents – Russell-Wood, Bethencourt, Monteiro – insistent sur l’importance d’étudier des cas particuliers, et j’ajoute: ceux concernant les individus (les agents) autant que ceux concernant les institutions (les conseils, les tribunaux, les municipalités, etc.). La complexité des questions soulevées par l’analyse de l’Empire et de l’administration, d’un autre côté, impose qu’on ne perde de vue l’encadrement théorique. Au delà des alternatives déjà proposées, il faut amplifier encore le souci comparatif: comparaison qui, dans le cadre d’une histoire administrative de l’Empire, doit obligatoirement être substantive et non uniquement formelle<sup>39</sup>. Le bilan réalisé ici a eu pour objet l’évaluation de l’état de la question, et suggérer un chronogramme initial, que, prenant en compte ce présupposé – l’association des données empiriques et de la théorie –, permette le développement d’une histoire renouvelée de l’administration dans l’Empire portugais en général et dans l’Amérique Portugaise en particulier. Pour cela, je met en relief 4 points:

1. Le besoin de comparaisons dans l’empire portugais;
2. Le besoin de comparaisons entre l’empire portugais et l’espagnol, qui ont été unis pendant 60 ans;
3. Le besoin de comparaisons avec d’autres empires, contrastant le caractère fort bureaucratique de l’administration ibérique avec celui le moins bureaucratique parmi les autres;
4. Le besoin d’étudier les agents, les gouverneurs et les institutions, délaissant ainsi les analyses très théoriques et équilibrant la théorie et les données empiriques.

---

<sup>38</sup> Nuno Gonçalo Monteiro, “Trajetórias sociais et governo das conquistas: notas preliminares sobre os vice-reis et governadores-gerais do Brasil et da Índia nos séculos XVII et XVIII”, pp. 251 283, citação à p. 282.

<sup>39</sup> Para a diferença entre comparação substantiva et comparação formal, cf..... Un exemplo de comparação substantiva seria o trabalho de Jack P. Greene, **The pursuit of happiness**..... Agradeço a Rafael de Bivar Marquese por chamar minha atenção sobre este ponto.